

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le retour de la bonté

Francine D'Amour, *Le retour d'Afrique*, Montréal, Boréal, 2004, 228 p.

Hélène Harbec, *Les voiliers blancs*, Moncton, Perce-Neige, 2004, 222 p.

Sylvie Gagnon, *C'est toujours à vous que je parle*, Hull, Varia, 2004, 126 p.

Julie Sergent

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2005). Review of [Le retour de la bonté / Francine D'Amour, *Le retour d'Afrique*, Montréal, Boréal, 2004, 228 p. / Hélène Harbec, *Les voiliers blancs*, Moncton, Perce-Neige, 2004, 222 p. / Sylvie Gagnon, *C'est toujours à vous que je parle*, Hull, Varia, 2004, 126 p.] *Lettres québécoises*, (117), 23–24.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le retour de la bonté

Quand la tragédie, la maladie, la solitude écrasent l'un, s'en trouve-t-il toujours un autre pour le veiller tel un ange gardien ? Dans une déambulation tout en zigzag signée Francine D'Amour, une valse à trois temps signée Hélène Harbec, et un monologue signé Sylvie Gagnon, il semble que oui...

R O M A N | JULIE SERGENT

FRANCINE D'AMOUR nous aura privés de sa plume pendant huit années, au cours desquelles on aura dû, pour jouir de sa plume, se replonger dans *Presque rien* (Boréal, 1996) ou alors retourner jusqu'au roman précédent, *Les jardins de l'enfer* (Boréal, 1990) — ce qui n'avait rien d'un régime de torture, entendons-nous —; mais voilà qu'un nouveau titre nous rassure en ce que M^{me} D'Amour n'a pas disparu de nos librairies.

ALLER SE CACHER

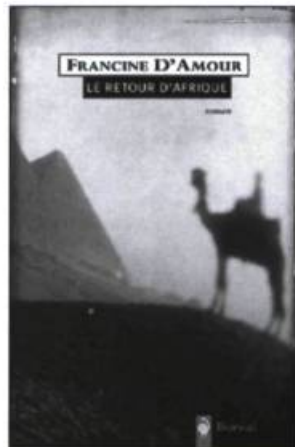
Dans *Le retour d'Afrique*, on apprend que l'auteure a profité de tout ce temps, sinon pour faire quelque véritable voyage, du moins pour s'intéresser à d'autres contrées et à s'imaginer les foulant. Ici : le Caire.

Empruntant son titre à un film d'Alain Tanner (1973) dans lequel un couple de jeunes Suisses rêvant d'aller travailler en Afrique finit par demeurer cloîtré dans son appartement, *Le retour d'Afrique* est de même le récit d'un voyage qui n'a pas lieu. Ou plutôt, telle une métaphore du travail créateur, le voyage qui nous est conté n'a lieu que dans la pensée de son héroïne.

La narration est tenue par Charlotte, la moitié la plus instable du couple formé d'une réceptionniste d'hôpital et d'un écrivain-prof d'université, Julien. Charlotte et Julien avaient prévu s'offrir un long congé pour séjourner ensemble au Caire. Mais voilà : à la suite d'un ras-le-bol subit, les conjoints décident d'aller chacun leur chemin, et pendant que Julien s'envole vers l'Afrique, Charlotte se terre dans une petite maison de la banlieue montréalaise que son amoureux a eu le chic, tout de même, de lui dénicher avant de partir. D'un commun accord, ils tairont cette séparation temporaire à leur entourage. Et c'est ainsi que Julien enverra du Caire à leurs amis communs des cartes postales signées de leurs deux noms, tandis que Charlotte tentera tant bien que mal, huit mois durant, de demeurer cachée, et surtout de contrôler sa frénétique consommation d'alcool et les virées délirantes qui s'ensuivent. Car elle boit immensément, la Charlotte, au point



FRANCINE D'AMOUR



de tomber par terre, de ne plus se souvenir et d'avoir des hallucinations; de sorte que l'on ne sait pas ce qui, de cette longue lettre qu'elle adresse à Julien et qui constitue *Le retour d'Afrique*, est bien réel ou seulement la conséquence de ses libations.

Qui est ce professeur de l'Université du Caire qui a loué l'appartement du couple pendant leur absence, et qui a le culot de porter les vêtements de Julien ? Qui est ce voisin qui veille sur elle et dont les yeux se teintent de tristesse chaque fois qu'est évoqué le nom de Julien ? Francine D'Amour a conçu ici un roman dont on sait, à mesure qu'il avance, qu'il ne prendra son sens véritable qu'à la toute fin, lorsque tomberont les masques et que seront dévoilés les secrets. Un finale parfaitement étonnant, qui révèle que le bon sentiment peut parfois faire de l'excellente littérature... Voilà qui valait le coup d'attendre huit ans !

ALLER AU CIEL

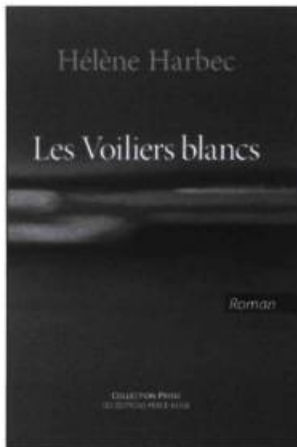
Il y a de la bonne âme dans l'air — ou n'est-ce que le signe qu'on la cherche désespérément ? — lorsque deux romans parus la même saison la célèbrent avec semblable force. Alors que Francine D'Amour tisse parmi les beuveries, rêves et hallucinations de sa Charlotte quelques clins d'œil venus des anges (les dévoiler serait inélégant, *thriller* oblige), Hélène Harbec nous en donne deux, grandeur nature : anges faits femmes à qui la douleur ne fait manifestement pas peur.



HÉLÈNE HARBEC

Dans une narration à trois voix (celle d'une enfant, celle d'une femme, celle d'un narrateur omniscient), *Les voiliers blancs* met en scène ce que l'on pourrait appeler « le bruit des choses vivantes », pour reprendre le titre de

ce très beau livre d'Élise Turcotte dans lequel une mère raconte son existence quotidienne avec sa petite fille. Dans *Les voiliers blancs*, l'on suit cette fois une petite fille, sa mère, et leur voisine. La jeune Céleste, qui n'a que trois ans et demi au début de cette histoire, prend la parole et nous parle des deux anges qui partagent sa vie. D'abord sa mère, Florence, une infirmière dévouée — de fait une digne descendante de la célèbre infirmière anglaise Florence Nightingale — qui n'a plus guère d'énergie, lorsque vient le soir, pour jouer avec sa fille. Pendant que sa mère apporte soutien et réconfort aux personnes



malades et âgées, Céleste reste avec la voisine, Rose, qu'elle appelle simplement Voisine, autre femme particulièrement aimante avec qui elle fait des poèmes, du bricolage, de la cuisine. Céleste, qui est sans doute encore trop jeune pour voir qu'elle a deux anges auprès d'elle, pense beaucoup à sa tante Claire, qu'elle aime plus que tout au monde. Elle aimerait aussi beaucoup avoir un chien. Et puis connaître l'histoire de son père. Mais en attendant, elle pleure parfois, et elle profite des petites choses qui font plaisir.

Heureusement, d'ailleurs, pour cette libellule, ce chat, ce voilier blanc, ce sable, cette vague qui lui rappellent, et à nous

lecteurs, combien la vie peut être douce! C'est qu'il y a beaucoup de violence dans *Les voiliers blancs*, à laquelle la douce limpidité de l'écriture n'enlève rien. Car voilà un roman qui dit la vie, sans détour, refusant à son lecteur toute possibilité d'évasion, lui montrant et lui remontrant, page après page, les petits riens qui rendent heureux, et les tragédies — la perte d'un amour ou d'un meilleur ami, la perte de la qualité de vie, la perte de la mémoire — qui paraissent insurmontables, mais qui ne le sont peut-être pas, avec un ange à ses côtés.

ALLER EN SOI

Si Francine D'Amour et Hélène Harbec — l'une en maniant à merveille la dérision, l'autre en suggérant les émotions plutôt qu'en les décrivant — parviennent à construire un univers grouillant de vie mais d'où tout épanchement larmoyant est exclu, la réussite est loin d'être la même dans la « fiction épistolaire » de Sylvie Gagnon, *C'est toujours à vous que je parle*.

Dans cette série de lettres qu'adresse une essayiste et traductrice littéraire à un ex-amant, directeur de collection dans une maison d'éditions française, les tourments de l'âme sont écrits, comme on en a tous écrit, peut-être, dans une vie, en noir sur blanc, ou alors comme on les a évoqués dans une conversation avec un proche : « J'ai mal. Dehors comme dedans c'est la tourmente. » ; « L'angoisse n'est pas seulement un concept ou une émotion [...] Je sais de quoi je parle » ; « Je n'ai plus de grille d'analyse, plus de vie » ; « Je relis de vieux journaux pour me prouver que j'existe » ; « Je suis une ombre, c'est pourquoi j'ai tant de mal à exister » ; « Je croyais avoir perdu la raison, mais c'est le monde qui a perdu la sienne » ; « Je ne saurais vous parler que du manque que je ressens chaque jour. »



Ah ! écriture thérapeutique, quand tu nous tiens... Encore faut-il qu'un lecteur, pour trouver quelque intérêt dans ce genre de texte, ait la générosité d'un ange gardien.

Friesens

*Chine, Malaisie,
Yougoslavie...
Vos livres couleurs
peuvent aussi être
fait au Canada.*

Dominic Papineau

566 Rue Crépeau
Mascouche (Québec) J7K 2A4
T 450.474.5508
F 450.474.5598
Email dominicp@friesens.com
www.friesens.com

